

Une infirmière suisse témoin d'un moment historique

«Thawra!» – le peuple libanais en colère

Alors étudiante, une infirmière a passé trois mois à Beyrouth l'année dernière. Elle raconte comment elle a vécu l'émergence à l'automne 2019 d'un vaste mouvement de contestation populaire contre les dirigeants du Liban.

Texte: Lucie Kaech

Il y a une année déjà, je m'envolais pour Beyrouth. Alors étudiante en soins infirmiers à l'Institut et Haute école de santé La Source, à Lausanne, je n'avais aucun lien avec le Liban, mais j'étais intéressée à l'idée de découvrir une destination atypique proposée pour un semestre d'études à l'étranger et victime de certains préjugés de par sa situation géographique. Je rêvais de comprendre le Moyen-Orient de l'intérieur, en le vivant, pour en comprendre peut-être une parcelle. Je sentais que cette région ne me laisserait pas indifférente. Je n'oublierai jamais mon séjour dans ce pays, ses habitants au grand cœur et leur sens de l'hospitalité.

Lorsque j'ai pris connaissance de l'explosion ayant eu lieu le 4 août dernier, une partie de moi a été blessée avec eux. J'ai vécu dans cette ville, j'y ai étudié, fait des rencontres, me suis attachée à son

trafic incessant et son soleil de plomb. Quand mes collègues libanais me demandaient souvent: «Tu as aimé le Liban?» Je répondais oui sans hésitation. Ce pays déjà meurtri d'une guerre encore trop récente, fragilisé par une crise politique, affaibli par la pandémie de coronavirus, le voilà maintenant victime d'un ultime coup de massue.

Un pays en équilibre instable

J'étais étudiante à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, francophone et d'une importante renommée. Depuis deux mois déjà je vivais à Beyrouth. L'instabilité politique devenant palpable, mes collègues et moi étions à l'affût des nouvelles qui nous annonçaient parfois l'explosion d'un drone chargé d'explosifs au sud de la ville et autres tensions géopolitiques. Un équilibre instable dans lequel vivent les Libanais et nos collègues

de l'université chaque jour. Les bâtiments témoignaient encore de la guerre passée, avec leurs murs détruits et les impacts de balles encore bien visibles. Une conversation avec un chauffeur de taxi, le vendeur du coin, transmettaient des bribes d'un passé douloureux et encore présent.

Début d'un soulèvement populaire

Un soir, alors que j'étais au restaurant avec mes amis, le propriétaire nous annonce que cette fois, le peuple est en colère. Le gouvernement a décidé d'imposer une taxe sur l'utilisation de WhatsApp, une application gratuite dans le monde entier. C'en est trop. Cet épisode a marqué le début de la «Thawra» (révolution, en arabe), mouvement protestataire libanais. Le soir même, le peuple est sorti dans la rue, le mouvement contestataire a commencé.

Le lendemain, j'ai reçu un appel de la doyenne de l'Université Saint-Joseph: «Rentrez tout de suite à votre domicile après le stage, n'allez surtout pas au centre-ville». Je me suis rendue chez un ami habitant à côté de l'Hôpital Hôtel-Dieu de France, où j'effectuais mon stage en réanimation médicale. L'unité était presque vide. Il y avait quatre patients pour douze places. Je suis rentrée dans mon logement sans attendre. Du haut de cet immeuble, on pouvait voir de la fumée sortant de tout Beyrouth. Les manifestants avaient parsemé les rues de pneus enflammés.

«Tous doivent être destitués»

Je ne suis pas sortie, écoutant les conseils avisés de mes hôtes libanais. Puis au bout de quelques jours, avec l'envie de

Anna Om



Chrétiens et musulmans ont manifesté ensemble leur colère à l'automne 2019.

L'année où nous avons pleuré ensemble



Julián Vadell Martínez,

25 ans, est stagiaire au Conseil international des infirmières pour le codéveloppement de la stratégie sur l'engagement étudiant. Cet infirmier espagnol détient un master en santé publique et fait un doctorat en sciences de l'éducation à Lyon.

comprendre, je suis sortie dans les manifestations, près de la mosquée, consciente que je vivais un tournant de l'histoire du pays sans pour autant me sentir légitime à y prendre part. Je suis cependant allée dans la manifestation et j'ai été portée par la puissance d'un peuple en colère, mais néanmoins uni. Des femmes, des hommes, des enfants, des étudiants, des chrétiens, des musulmans, cette fois tous étaient unis pour scander des chants révolutionnaires: «Thawra, révolution!», «Tous doivent être destitués». Ils traitaient de tous les noms les politiques auxquels ils reprochaient tant d'années de corruption, d'ingérence et d'hypocrisie. Il régnait également une ambiance de fête dans le feu, avec des danses traditionnelles de «Dabké» libanais, des stands de ravitaillement et un grand sens de la solidarité qui m'ont marquée.

La révolution, affaire de solidarité

Un jour, nos enseignants nous ont convoqués pour que nous venions manifester avec eux. Notre doyenne, nos enseignantes de la faculté des sciences infirmières, nos camarades de classe nous ont tendu un drapeau libanais et nous sommes descendus manifester avec eux. C'est le plus beau souvenir que j'ai. La révolution, c'est une affaire de solidarité, payée au prix des commerces fermés dans un pays déjà en crise économique, d'écoles et d'université fermées elles aussi. Nous venions en cours, puis les sièges se vidaient car les étudiants partaient manifester. Les études passaient après l'avenir de leur pays. Pendant un mois et demi, nous n'avons plus eu de cours, bloqués dans Beyrouth – le confinement avant l'heure. L'université a fermé pendant plus de deux mois, ce qui a motivé mon retour anticipé en Suisse. Cette résilience dont témoignent les Libanais les sauveront, j'espère, de cette nouvelle catastrophe ayant marqué le 4 août 2020.

www.sbk-asi.ch/free4students
www.swissnursingstudents.ch



En tant qu'étudiante ou étudiant en soins infirmiers, vous pouvez adhérer gratuitement à l'ASI et à Swiss Nursing Students (SNS).

L'auteure

Lucie Kaech, infirmière dans une institution de soins à domicile à Cayenne (Guyane, kaechlucie@gmail.com).

L'année 2020 restera dans les livres d'histoire à cause du Covid-19, une maladie qui a changé – pour toujours? –, notre façon de vivre en société et d'approcher la prévention et la promotion de la santé. Nous avons appris que nous sommes plus vulnérables qu'on le croyait, et que les systèmes sociétaux présentaient des maillons faibles qui, aujourd'hui, sont à peine améliorés.

Nous avons pleuré avec nos patients, leurs familles, avec nos proches aussi. Parfois seul, après des journées difficiles, on se questionnait sur l'intérêt de travailler dans de telles conditions. Nous avons été confinés, déconfinés et reconfinés. Nous avons souffert de l'ignorance et de l'indifférence des uns, de l'apathie et de l'incompréhension des autres. Certains ont décidé de quitter le métier, d'autres s'interrogent.

Malgré tout, à l'heure de ma dernière chronique, j'adresse un grand merci à tous les professionnels et étudiants qui, pendant la pandémie, nous ont aidés à faire notre travail le mieux possible. Aux étudiants infirmiers, sachez que votre effort me réaffirme dans la fierté d'exercer ce métier, car vous êtes l'un des moteurs vitaux de la société.

Je souhaite pour 2021 que nos conditions de travail s'améliorent grâce à des mesures concrètes, comme une diminution du ratio de patients par infirmière et des stages dignes pour nos futurs collègues. Je vous souhaite aussi de ne plus travailler avec la peur de manquer du matériel nécessaire, afin de pouvoir exercer notre travail sans risquer de maltraiter nos concitoyens. J'encourage également les étudiants en soins infirmiers à s'immerger dans la profession, explorer leurs limites et les dépasser, faire de la recherche, se former chaque jour et apprendre à mieux soigner.

2021 restera l'Année des infirmières et des sages-femmes. Et si nous travaillions – entre infirmières, infirmiers mais aussi avec les autres professionnels – à faire de cette année une réussite? Affrontons ensemble les défis qui nous attendent!



Tu souhaites échanger sur l'année écoulée ou l'avenir de la profession? Ecris-moi à vadell29@gmail.com.